

LECTURES PLURIELLES

George Steiner

par Yves Chiron

Il y a près de quarante ans, en 1971, George Steiner publiait son maître-livre, qui a d'abord été traduit sous le titre : *La culture contre l'homme* (1973). L'ouvrage a été réédité en 1991 sous un titre plus fidèle au titre original anglais : *Dans le château de Barbe-Bleue : notes pour une redéfinition de la culture*. George Steiner voyait, dans ces années post-soixante-huitardes, le « passage d'un état de culture triomphant à une après-culture ou une sous-culture qui se traduit par une universelle "retraite du mot" ». Toute son œuvre aura tourné, finalement, autour de la culture et du langage.

Sa liberté d'esprit, son immense culture, son goût pour le vrai se retrouvent dans ses *Entretiens* avec le philosophe d'origine iranienne Ramin Jahanbegloo, parus en 1992, et réédités aujourd'hui en édition de poche. Ces *Entretiens* sont organisés en quatre parties, où l'autobiographie (« La traversée du siècle ») cède rapidement la place aux analyses et commentaires sur la culture, la grandeur et la nécessité des « classiques », « le langage et le monde », la « dette d'amour » qui doit être la motivation première de la critique littéraire.

Sur ce dernier point, George Steiner est à contre-courant des tendances dominantes à l'université ou dans l'édition. Il dit : « Mon souhait le plus cher serait d'avoir passé ma vie à lire, lire au sens le plus large du terme, comme on dit en anglais *I read a painting, I read a symphony*, c'est-à-dire avoir inclus dans cette pratique les beaux-arts et la musique. Mon œuvre entière se fonde sur l'appréhension des voix qui s'approchent de moi. C'est ainsi que j'écris à la première ligne de *Tolstoï ou Dostoïevski* [son premier livre, paru en 1963] que toute véritable critique est

un acte d'amour. Je suis par là même à contre-courant des disciplines modernes, qu'elles soient critiques, académiques, déconstructionnistes ou sémiotiques. A mes yeux, toute bonne lecture acquitte une dette d'amour. »

Ailleurs, Steiner se définit comme « un maître à lire », au sens de maître qui apprend à lire : « Je ne suis pour ma part que l'illustration du mot de Pouchkine, un facteur qui apporte à leurs destinataires que sont mes élèves et mes lecteurs, les lettres qu'il a recueillies auprès des grands, c'est là une tâche inouïe qui n'est pas purement contingente ou professionnelle, elle implique un sacrement de remémoration. » Sur Platon, sur Heidegger, sur Proust, sur des dizaines d'autres auteurs, on lit avec plaisir les analyses de Steiner.

Juif par héritage et par instinct

Il se définit aussi comme un juif non religieux, un juif non croyant même. Il est juif par fidélité à ses racines ancestrales et familiales mais aussi par solidarité avec le destin du peuple juif. Il écrit : « Je suis juif jusque dans mes attaches les plus profondes, mais par l'histoire, la souffrance et le destin de mon peuple. Il est inconcevable pour moi de ne pas être juif. Les mariages mixtes ne posent à mes yeux ni un problème théologique, ni même éthique mais un problème historique. [...] Le judaïsme est un clan dont on ne peut démissionner. Le mariage mixte est un pas vers l'abolition du mystère de la survie. Mon point de vue n'est pas rationnel, il ressort de l'ordre de l'instinct. »

Avec aplomb, dans un autre passage de son livre, il affirme : « Je ne

connais pas de juif qui se soit converti au christianisme. » Il récuse l'affirmation d'Henri Gouhier sur la conversion *in extremis* de Bergson. Il loue le refus de Simone Weil (la philosophe). Il estime que le cardinal Lustiger est resté juif. Mais Steiner connaissait-il, lorsqu'est paru son livre, le cas et la grande figure d'Edith Stein, philosophe juive, disciple d'Husserl, devenue carmélite et morte en martyre ? Les écrits d'Edith Stein pourraient être pour lui source de réflexions nouvelles sur le destin du peuple juif au XX^e siècle.

Le grand *scholar* qu'est Steiner sait aussi que l'art grec, la science grecque et la pensée grecque ont façonné, en grande partie, la civilisation occidentale. « Je viens après Athènes et après Jérusalem. Nous vivons tous dans ce double héritage. »

Mais Steiner méconnaît le troisième terme de l'héritage : l'héritage romain et chrétien. Il le méconnaît avec une violence étonnante chez un homme si fin et subtil. Il voit le christianisme naissant, et particulièrement les écrits de saint Paul, comme le moment de « la tragique séparation entre Athènes et Jérusalem », séparation qui aura « pour conséquence inéluctable les camps de la mort ». On reste médusé devant cette assertion répétée : « Cette fatale et intelligente gageure [celle de saint Paul dans l'Épître aux Romains] annonce qu'un jour, des massacres surviendront. »

On lit toujours Steiner avec beaucoup d'intérêt, mais il y a des impasses dans certaines de ses pages.

Y.C.

● George Steiner, *Entretiens*, Editions du Félin 214 pages.